

Bernard Ascal : **LE CADRE ET LE CLOU** (*Rhubarbe*)

Voilà le livre d'un premier Bernard Ascal où le peintre avait pris le pas sur les autres Bernard Ascal qu'il allait devenir davantage par la suite ; entre autres le musicien. L'écrivain aussi sort déjà de ses limbes puisqu'il s'agit d'un recueil de « *notes d'atelier* » et autres réflexions sur la peinture. Ce qui me retient dans cet ouvrage, c'est moins les considérations sur le marché de l'art et la place de l'artiste que, dans la première partie, le rapport de l'écriture à la peinture et l'inverse que Bernard Ascal fait coulisser, avec ses deux attributions à la fois opposées et complémentaires. Ainsi la difficulté devant la toile à se laisser prendre par le discours intérieur, ainsi la notion d'effort trop visible qui peut laisser par contrecoup la place à la désinvolture, ainsi cette attitude pleine et sensuelle : *J'aime pénétrer nu dans l'atelier et croire que la toile est ma peau même*, si proche de celle analogue devant la page. Ces comparaisons encore entre peintre et funambule, peintre et clown, que de parallèles avec l'auteur ! Et cette phrase où toile et papier se confondent : *J'essaie de la [l'image] faire affleurer à la surface de la toile*. Enfin pour bien montrer que Bernard Ascal, peintre, musicien et écrivain ne fait qu'un, cette métaphore explicite : *Homme-tambour, épiderme tendu sur la calebasse des côtes...*

Avec une douzaine d'illustrations de l'auteur - 14 €

Werner Lambersy : **CONVERSATION À L'INTÉRIEUR D'UN MUR** (*Rhubarbe*)

C'est le troisième ouvrage de Werner Lambersy chez *Rhubarbe*. Signe que sa poésie est appréciée. Il s'agit de poèmes écrits entre 2005 et 2010 qui figurent à la file, sur une centaine de pages. Le vers est assez court en général, ce qui donne une aisance à la lecture, d'autant que, bien que les images fourmillent étincelantes, il n'y a pas de formules alambiquées ou autre chausse-trapes du langage, qui auraient tendance quelquefois à opacifier artificiellement le poème. Il faut rajouter cependant le troisième élément du tercet qui donne lieu au titre ... *Pour que personne n'entende*. Il serait bien dommage et malvenu que cette poésie soit claquemurée et rendue sourde ! *L'instant / N'est pas dans ce qui attend...* Le poète est toujours en avant, dans l'initiative, dans la volonté de faire. L'écriture fabrique son chemin, aussi bien sa ravine d'encre, que celui à proprement parler de l'écrivain qui le grave. Soc d'un sillon tortueux. *Les terrils roses / De ses seins sont des nids / De guêpes* Werner Lambersy s'inscrit avant tout comme un chantre de l'amour, presque à la manière courtoise. Mais cette chanson éclate d'érotisme insolent et de sensualité irrépressible. L'âge avançant, il est étonnant et salubre que cette dimension garde toute sa force. Même et surtout s'il confesse au détour d'une page : *Moi qui ne vais plus que / Du jardin au dictionnaire // Et d'un amour au même // Comme l'eau / Dans l'eau qui se poursuit / Elle-même* Cette fidélité à soi-même dans l'écriture, à l'autre dans l'amour, fait tout le prix de ce volume où la parole obscure résonne bien au-delà de l'ombre.

Jacques-François Piquet : **DANS LES PAS DE L'AUTRE** (*Rhubarbe*)

C'est un roman. Quiconque a déjà lu du Jacques-François Piquet connaît son style direct, avec les mots qu'il faut, là où il faut, sans s'appesantir inutilement ni chercher des figures de rhétorique superfétatoires, ainsi le langage direct s'insinue-t-il sans autre forme de procès, de façon naturelle et logique. On pénètre dans son livre comme dans un flacon, puis l'on est happé par les fragrances. Je pourrais livrer l'argument du roman, si tant est qu'il soit aisé de le résumer. Je ne pense pas que la critique soit de raconter l'histoire, ainsi celle de cinéma me paraît souvent fautive, puisque l'on en sait tellement qu'il n'y a plus aucune surprise. Alors je me contenterai de donner quelques éléments. Et le principal d'entre eux, c'est la mise en abyme. L'auteur parle par l'intermédiaire d'un narrateur, lequel devient un personnage, qui crée d'autres personnages, qui à leur tour intègrent le récit premier. On est complètement dans la fiction, mais le roman se déroulant, les personnages prennent une telle envergure qu'on se retourne insensiblement vers une réalité bluffante. La chronologie marche à l'envers, on revient aux sources, c'est certainement cette démarche vers la vérité qui rend le texte plus crédible. L'auteur, peut-on penser, y met, mine de rien, beaucoup du sien, et on peut comprendre que tous les miroirs sans tain qu'il place entre lui et sa création, sont autant de garde-fous qu'il insère pour qu'on ne puisse remonter à l'écrivain source ou cible, qui se maquille, se travestit et se transforme, de telle façon que le lecteur ne puisse lire en lui comme dans un livre.